

langage de leurs hommes; ils étaient au fait de leurs habitudes, de leur tempérament, de leur caractère, et les hommes n'étaient pas moins renseignés sur leurs officiers. Les uns et les autres voyaient que leur séjour au fort Bodo serait de courte durée, puisque le Pacha avait promis dans les deux mois sa visite; celle d'un personnage de cette distinction et de cette expérience ne pouvait qu'apporter plaisir et profit. Ils le raccompagneraient au Nyanza, abandonnant le fort à sa destinée. Du reste, quelque injustes et tyranniques que les blancs eussent pu se montrer — supposition extrême, — les Zanzibari n'avaient à choisir qu'entre leurs officiers et ces cannibales d'Ouamboutti ou ces barbares Manyouema, la cruauté même.

Comme il m'eût été doux d'éprouver la même confiance et la même satisfaction en reportant ma pensée sur l'arrière-colonne! Les mois en s'écoulant augmentaient mon souci. Je n'osais plus la croire en sûreté; semaine passait après semaine, mon esprit se fatiguait en un conflit de doutes et d'espérances, dans la création de théories ingénieuses et bien combinées que renversaient d'autres hypothèses non moins subtiles. Pour ne pas y perdre entièrement le repos et la santé, je me réfugiai dans la ferme conviction que le major, n'ayant pas trouvé de porteurs, n'avait pas quitté Yambouya. Donc, il fallait retourner à Yambouya, n'y prendre que le matériel tout à fait indispensable, puis repartir pour le Nyanza aussitôt que possible.

Dans cette donnée, j'évaluai le temps qu'emploierait le voyage, et je remis mon calcul, avec une lettre d'instructions, au commandant du fort :

Puisque la distance du fort Bodo au Nyanza est de 200 kilomètres, que nous avons parcourus en 288 heures ou 74 jours, haltes non comprises;

Puisque nous avons cheminé de Yambouya chez Ougarrououé en 289 heures, ou . . . . . 74 jours;

Puisque le lieutenant Stairs a marché de la station d'Ougarrououé au fort Bodo en . . . . . 26

100 jours

le voyage à Yambouya devra nous prendre 100 jours pour l'aller et autant pour le retour. Du 16 juin 1888 au 2 janvier 1889, 200 jours. On peut donc nous attendre au fort Bodo dès le 2 janvier, et au lac Albert dès le 22 janvier.

Partant le 16 juin 1888 :

Du fort Bodo au camp d'Ougarrououé . . . . .	5 juillet.
De là à Avissibba . . . . .	25 —
— à Moupé . . . . .	14 août.
— à Yambouya . . . . .	5 sept.
Halte de 10 jours . . . . .	15 —
Retour à Moupé . . . . .	5 oct.
— aux chutes de Panga . . . . .	25 —
— au fort Bodo . . . . .	22 déc.
Halte de 5 jours . . . . .	27 —
Et de là à l'Albert-Nyanza . . . . .	16 janvier 1889.

La veille du départ, le lieutenant Stairs prenait connaissance des diverses affaires d'ordre général ou d'ordre personnel qui lui étaient confiées. Dans la conversation, il émit l'idée que peut-être la non-arrivée à Yambouya du vapeur *Stanley* était la principale cause de notre ignorance absolue des faits et gestes de l'arrière-garde.

« Cette supposition-là, cher monsieur, m'inquiète moins que toute autre chose, lui répondis-je. De ce chef, j'ai pris toutes les précautions possibles. Lorsque le *Stanley* quitta Yambouya le 28 juin, je remis plusieurs lettres au capitaine.

« La première, adressée à mon bon camarade le lieutenant Liebrechts, gouverneur du district de Stanley-pool, le suppliait, au nom de notre ancienne amitié, de renvoyer le vapeur dès qu'il se pourrait avec nos colis et munitions de réserve.

« La seconde, pour M. Swinburne, mon ancien secrétaire, un modèle de fidélité, lui mandait que si le *Stanley* ne pouvait, vu quelque accident, retourner à Yambouya, il voulût bien le remplacer par le vapeur *Floride*. Ses propriétaires, hommes d'affaires, accepteraient la large compensation que j'offrais au comptant, avec autant de plaisir que des profits réalisés dans la traite de l'ivoire.

« Une troisième lettre avertissait M. Antoine Greshoff, agent au lac Stanley de la factorerie hollandaise de Banana, que si le *Stanley* et la *Floride* faisaient faux bond à la fois, je le chargeais de transporter nos effets de Stanley-pool, et, de Bolobo, 128 hommes jusqu'à Yambouya. Tout prix raisonnable



qu'il mettrait à ses services lui serait par moi payé immédiatement et comptant.

« Une quatrième lettre mandait à notre agent à Stanley-pool, M. John Rose Troup, que si les vapeurs *Stanley*, *Floride* et celui de Greshoff venaient à manquer, il fit le possible et l'impossible pour ramasser canots et bateaux, à n'importe quel prix, et communiquer avec MM. Ward et Bonny à Bolobo. A Bolobo, M. Ward recevait l'ordre d'en faire autant dans l'Ouyanzi, et d'équiper ces embarcations avec des natifs et des Zanzibari, afin de transporter par étapes toutes les marchandises au camp retranché de Yambouya. Ce dernier expédient ne serait sans doute pas nécessaire, car il était fort improbable que du 28 juin 1887 au 16 juin 1888, près de douze mois, ni le *Stanley*, ni la *Floride*, ni le vapeur de M. Greshoff ne pussent être nolisés par nous.

« Veuillez ensuite vous remémorer que le capitaine et le mécanicien du *Stanley* avaient reçu chacun la promesse de 1250 francs s'ils arrivaient en temps raisonnable. Une telle somme ne peut être dédaignée par des hommes sans fortune; et j'ai l'assurance que si leurs supérieurs ne se sont pas mis en travers, nos hommes et nos marchandises sont bien et dûment arrivés à Yambouya.

— Vous pensez donc que, de manière ou d'autre, le major Barttelot est la cause de ce retard?

— Oui, le major et Tippou-Tib. Il est évident que Tippou a rompu ses engagements. Si ses 600 porteurs, ou moitié de ce nombre, avaient rejoint les Zanzibari, il y a beau jour que nous aurions eu de leurs nouvelles, soit à Ipoto, quand vous y êtes retourné pour le bateau, soit le 18 septembre 1887, quand vous vous êtes rendu chez Ougarrououé; cette station est à 84 étapes de Yambouya, et les Arabes avaient promis d'envoyer nos lettres sans délai. Tout cela nous aurait procuré une réponse, si le major avait été en route pour nous rejoindre. Les porteurs, tous hommes de choix et bien armés, connaissant la route, que vous avez envoyés de chez Ougarrououé le 16 février, et accompagnés de l'autre côté de la rivière le 16 mars suivant, seraient de retour, l'arrière-garde ne fût-elle qu'à quelques semaines de Yambouya. Donc, pour une cause ou pour une autre, le major Barttelot occasionne ce retard.

— Oh, monsieur! j'en suis sûr, bien que vous teniez le major pour insubordonné....

— Insubordonné? mais qui vous a mis ce mot en tête? Pareil qualificatif ne s'applique à personne de notre expédition, j'espère. Pourquoi quelqu'un serait-il insubordonné? Insubordonné? à qui?

— Eh bien, non pas insubordonné, mais négligent, mais inhabile à faire marcher les gens,... je suis certain que le major a fait de son mieux.

— Nul doute qu'il n'ait cru « s'élever à son plus haut « niveau ». Mais, comme je le lui écrivais dans ma lettre du 18 septembre que devaient lui porter les gens d'Ougarrououé, je redoutais son inexpérience et son excès de zèle, mais non pas sa négligence ou son insubordination. Je crains que, dans le voisinage des Arabes aux chutes Stanley, quelque châtiement irréfléchi n'ait induit ses hommes à désertier. Si accident est arrivé à nos lettres, notre absence — pensez donc, douze mois ou environ, quatorze au moins avant que nous puissions gagner Yambouya! — notre longue absence sert de thème aux commentaires. Quand les Zanzibari de Bolobo le rallièrent, il devait avoir plus de 200 porteurs. En douze mois, et en supposant que les hommes et les marchandises soient arrivés à la date prescrite, que Tippou-Tib ait manqué à sa parole, mais que le major, fidèle, lui, à sa promesse, se soit mis à marcher, il devrait être maintenant aux chutes de Panga. Mais si le labeur excessif a découragé Barttelot et démoralisé ses porteurs, s'il a échoué bien au-dessous de Panga, — probablement aux rapides des Guêpes — ou à Moupé — ou à Banalya — ou aux rapides de Gouengouéré, avec ses seuls Soudanais et 100 pagazi dont il ne peut rien faire, il faut penser que sa trop lourde tâche l'a fait s'arrêter et attendre. J'ai mis en avant toutes les solutions imaginables; je me suis arrêté à la dernière.

— Vous ne lui laissez que 100 porteurs,... c'est bien peu!

— Comment donc! je lui suppose une perte égale à la nôtre, environ 50 pour 100, un peu supérieure, il est vrai, car, des 589 que nous étions au début, nous sommes encore 205 vivants, soit 4 à Nyanza, 60 dans le fort, 119 qui m'accompagnent et nos 20 messagers.

— Oui, mais l'arrière-garde n'a point passé par notre famine.



— D'un autre côté, elle n'a pas eu l'abondance dont nous jouissons depuis sept mois. Donc, les chances sont peut-être égales. Mais il est inutile d'émettre plus longtemps des conjectures sur la matière.

« Mes plans n'ont pas eu le succès que j'attendais. Le Pacha n'a pas visité l'extrémité méridionale du lac, comme je l'en avais prié. Cela m'a coûté quatre mois. Et de Barttelot, aucune nouvelle! Nos hommes ont péri par vingtaines. De quel côté que je me tourne, rien de rassurant! La malechance pèse sur cette forêt comme un linceul sur les morts; on dirait une région maudite pour ses crimes; qui y entre est poursuivi par la colère divine! Tout ce que nous pouvons faire pour pallier nos erreurs est de dire que nos motifs étaient purs, et que nos desseins n'étaient ni égoïstes ni mercenaires. Notre expiation se fera par l'accomplissement du devoir et sera « une offrande en « bonne odeur à l'Eternel ». Portons le fardeau qu'il faudra porter, comme Isaac lié pour le sacrifice, sans nous inquiéter comment « Il y pourvoira ». A chaque jour suffit sa peine, pourquoi donc nous inquiéter du lendemain? Que je vous quitte donc avec la conviction que vous ne dévierez pas de la ligne qui vous est tracée et que je n'aurai pas à être en souci de vous! Si Jephson et le Pacha vous arrivent avec des porteurs, le mieux sera que vous partiez de compagnie. Et s'ils ne viennent pas, attendez-moi ici. Accordez-moi un temps raisonnable, soit jusqu'au 22 décembre et un peu plus. Alors, si je ne suis pas rentré, consultez vos amis, vos hommes aussi, et faites ce que vous croirez de plus sage. Nous irons aussi loin qu'il faudra pour trouver Barttelot: à Yambouya, s'il le faut, mais pas plus loin; — il se peut, après tout, que le major ait redescendu le Congo. S'il a quitté Yambouya, errant bien loin vers le S.-E. au lieu de prendre l'E., j'irai sur ses traces, je le retrouverai et le ramènerai par le plus court au fort Bodo. De toutes ces suppositions, bien sûr, l'une ou l'autre se réalisera. Si je n'arrive pas en décembre, je veux croire que beaucoup d'autres événements auront pu nous retenir; mais ne nous disons pas adieu pour toujours. »

Voici la lettre d'instructions que je laissai au lieutenant Stairs:

Fort Bodo, Afrique centrale, 15 juin 1888.

Monsieur,

Jé vous nomme commandant du fort Bodo pour le temps que je serai

absent avec l'avant-garde de l'expédition, que je vais porter au secours du major Barttelot et de l'arrière-garde. Je vous laisse avec la garnison, laquelle, malades compris, compte environ 60 fusils. La plupart des hommes ne seraient certainement pas qualifiés pour tenir garnison en un pays difficile. Néanmoins ils sont tous capables de faire le coup de feu; les carabines sont en bon état et vous avez des munitions en abondance. Ma confiance repose surtout dans le commandant lui-même. Avec un chef actif et prudent, notre fort est en sûreté, et aucune coalition d'indigènes ne pourra expulser vos hommes de son couvert.

Quant aux améliorations dont je vous ai déjà verbalement entretenu, je vous conseille — puisque le fort, une fois fini, sera d'une capacité supérieure à l'actuelle — d'élire, dès à présent, vingt ou trente de vos gens pris parmi les plus convenables et les plus propres, pour occuper les bâtiments, jusqu'à ce que leur logement soit réclamé pour d'autres personnes mieux qualifiées. J'y vois les avantages suivants :

1° Vous ne courez pas le risque qu'un ennemi audacieux vous coupe de toute la garnison;

2° Un tiers de vos hommes sera dans le clos, prêt à l'appel le plus subit;

3° Les logements de l'enceinte seront tenus secs et en bonnes conditions, jusqu'à nouvel ordre.

Commencez à semer votre maïs le 15 juillet. Dès le 1<sup>er</sup> juillet vous bêcherez et préparerez le terrain.

Surtout ne négligez pas les bananes. Deux fois par semaine, envoyez autour des plantations une forte patrouille qui intimidera les natifs et les éléphants. Pour écarter les derniers, il suffirait d'allumer en divers endroits une demi-douzaine de feux.

Avec chaque patrouille, envoyez un officier pour savoir exactement ce qui se passe. Si les bananes diminuent, il vous faudrait rationner la troupe. Approvisionnez-vous toujours en commençant par les points les plus éloignés des bananeraies. Laissez les bananes le plus près du fort atteindre toute leur maturité, comme vous faites pour le maïs. Le long des grandes routes, sera expédient de garder les régimes sur pied jusqu'à maturité complète.

J'institue le capitaine Nelson commandant en second, pour vous remplacer si vous tombez malade ou s'il vous arrive quelque accident.

Le D<sup>r</sup> Parke, chirurgien militaire, prendra soin des malades.

Il nous est absolument impossible de préciser l'époque du retour, puisque nous n'avons aucune idée de l'endroit où l'arrière-garde peut se trouver, mais nous ferons de notre mieux pour revenir au plus tôt. Si le major est resté à Yambouya, vous pourrez nous attendre en décembre.

Emin Pacha et M. Jephson vous arriveront peut-être au fort Bodo dans deux mois d'ici, soit vers la mi-août.

Si M. Jephson amenait des porteurs en nombre suffisant, je vous recommanderais d'évacuer le fort, d'emmener la garnison et d'accompagner M. Jephson jusqu'au Nyanza, où vous et votre troupe vous mettriez à la disposition du Pacha jusqu'à mon retour. Je marcherai vers l'est et gagnerai, à partir du Nepoko, un sentier nord-est, pour me diriger ensuite vers la passe de l'Itouri. Quand je l'aurai atteinte, pour que je sache si vous avez évacué le fort ou non, rappelez-vous, je vous prie, que sur la



rive droite, près de l'atterrissement, il y a un bouquet de très grands arbres, sur lesquels vous pouvez, par des flèches largement entaillées, m'indiquer que vous avez déjà passé. Vous voudrez bien aussi griffer sur l'écorce à quelle date vous avez traversé la rivière. Cette précaution m'épargnera du temps et beaucoup d'inquiétude.

Partis du 16 février, nos messagers, au 16 juin, auront quitté depuis quatre mois. Si Jephson arrive dans deux mois, soit six mois après le départ de ces courriers, il est certain que nous n'aurons plus à les attendre.

A vous et à vos compagnons je souhaite bonne santé et heureuse arrivée au Nyanza. Pour ce qui nous concerne, nous accomplirons notre tâche avec toute la célérité possible.

A vous sincèrement,

HENRY-M. STANLEY,

commandant l'expédition de secours à Emin Pacha

au lieutenant W.-G. STAIRS,  
commandant le fort Bodo.



## CHAPITRE XIX

### L'ARRIVÉE A BANALYA — MORT DE BARTELOT

(Du 16 juin, au 17 août 1888.)

La troupe de secours. — Difficultés de la marche. — Ipoto. — Kilonga Longa fait des excuses pour la conduite des Manyouema. — Il nous restitue quelques carabines. — Le Dr Parke et quatorze de nos gens retournent au fort Bodo. — Passage de l'Itouri. — Indications de nos anciens camps. — Nous détersons divers objets que nous avions cachés. — L'escorte des Manyouema. — Un pont sur la Lenda. — Les Madi affamés. — Accidents et mortalité chez les Madi et les Zanzibari. — Le grand abatis d'Oudjangoué. — Des femmes indigènes pour guides. — La station abandonnée par Ougarrououé. — Heureuse trouvaille de vivres aux chutes d'Amiri. — Chutes de Navabi. — Halte au débarcadère d'Avambouri. — Mort d'un chef madi. — Notre cache près de Bassopo avait été fouillée et dépouillée. — Djouma et Nassib s'écartent de la colonne. — Les souffrances de la marche en forêt. — Conversation entre un Zanzibari et Séli, mon garçon de tente. — Les chauves-souris de Mabengou. — Une petite Zanzibarie trouvée à Avissibba. — Les rapides de Nedjambi et les chutes de Panga. — Les naturels de Panga. — Nous troublons une fête à Mougouyé. — Nous rattrapons Ougarrououé aux rapides aux Guêpes. — Nos courriers. — Leur chef nous raconte leur tragique histoire. — Ougarrououé. — Lettre du Dr Parke au major Barttelot. — Notre flottille. — Les Batounda. — Le chemin parcouru depuis le Nyanza. — Réflexions sur l'arrière-colonne. — Dévastation sur les rives du fleuve. — A Banalya. — Enfin, les voilà! — Le major est mort. — Le camp de Banalya.

Le 16 juin, vers l'aube, nous quitions allègrement le fort Bodo, suivis des acclamations de la garnison et des meilleurs vœux de nos officiers. Nous emmenions 115 Zanzibari, 95 porteurs madi, 4 soldats d'Emin Pacha, outre le docteur Parke et sa petite troupe de 14 hommes dont nous devons avoir la compagnie jusqu'à Ipoto. Nous entrons à Inde-karou dans la matinée, sous une pluie battante. Le 17, halte pour la cueillette du plantain; halte à Ndougou-bicha le 19; chez Nzalli, le 20. Nous avons expérimenté déjà les difficultés des premiers jours de marche. Les cris de l'avant-garde nous rappellent douloureusement ce qu'une absence de sept mois